



Université de Genève, le 8 mai 2018

INTRODUCTION : Prof. Henry Peter, directeur du Geneva Centre for Philanthropy

PANEL

Peter Brey, directeur de la Fondation Leenaards

Maxime Stauffer, codirecteur de Effective Altruism Geneva

Emma Dayer-Tieffenbach, chercheuse en philosophie, UNIGE

MODÉRATRICE : Prof. Samia Hurst, bioéthicienne et médecin, UNIGE

CONCLUSIONS :

Samia Hurst

Laetitia Gill, directrice exécutive du Geneva Centre for Philanthropy

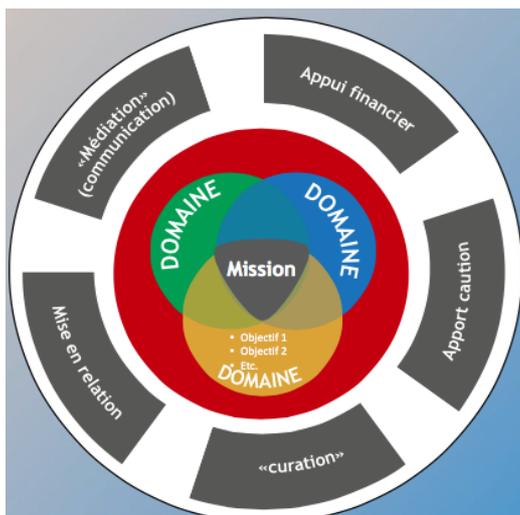
Introduction

Prof. Henry Peter introduit l'événement en évoquant la diversité et la qualité des participants, provenant aussi bien de fondations que du monde académique, d'ONG d'entreprises sociales, ou des autorités publiques.

Ce troisième Philanthropy Lunch, organisé par le Geneva Centre for Philanthropy, est une concrétisation de la volonté du Centre de s'intéresser aussi aux aspects éthiques et moraux de la philanthropie. Parmi ceux-ci, en partant de l'idée que la philanthropie est le fait de faire volontairement du bien dans l'intérêt public, il a été choisi de se pencher sur la question de savoir ce qu'est le bien et comment arbitrer le fréquent dilemme qui découle du fait que les moyens disponibles sont très généralement inférieurs aux besoins.

Prof. Samia Hurst relaye l'introduction en soulignant le caractère consensuel de l'altruisme dans la société, qui pourtant reste complexe. L'humanité devient collectivement capable de faire de plus en plus de bien, mais faire le bien est une notion aux composantes multiples, certaines causes sont mutuellement exclusives, certaines sont plus "mesurables" que d'autres... comment fixer des priorités? Afin d'en apprendre plus, ont été rassemblés l'expérience de la Fondation Leenaards, l'approche novatrice de la priorisation en philanthropie proposée par l'Altruisme Efficace, et enfin le point de vue philosophique quant à la place de l'efficacité en éthique.

Présentation de Peter Brey (Fondation Leenaards)



En évoluant depuis plusieurs décennies et avec l'augmentation des demandes de soutiens, la Fondation Leenaards a peu à peu mis en place une structure de gouvernance visant à maximiser les possibilités de faire les choix les plus pertinents possibles parmi les projets soumis (562 projets évalués en 2017, pour 167 soutenus). Ainsi, 4 vecteurs soutiennent le déploiement stratégique de la Fondation (plan stratégique élaboré tous les 5 ans):

1. Mission, focus, stratégie

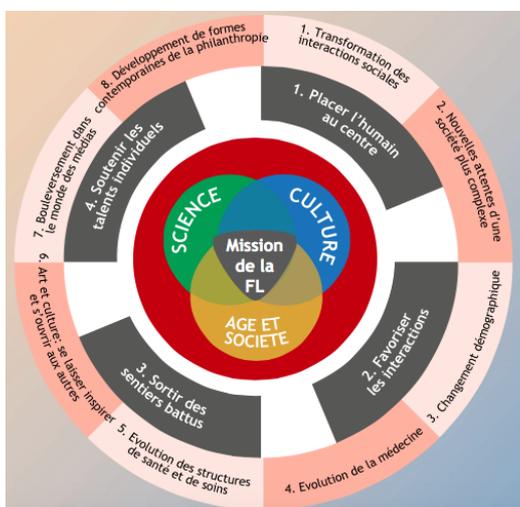
Depuis sa création, selon les vœux exprimés par ses fondateurs, la Fondation se concentre sur 3 domaines : le domaine culturel, le domaine "âge et société" (problématiques liées au vieillissement), et le domaine scientifique. Le Conseil de fondation définit deux à trois objectifs clés par domaine.

2. Gouvernance, know-how, ancrage.

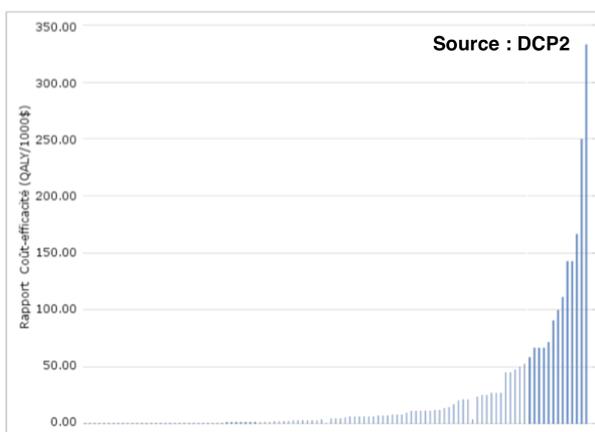
Pour rester au plus proche des besoins et réalités concrètes du terrain, la fondation accorde une grande importance au choix de gouvernance. Elle bénéficie des compétences de 49 personnes (6 collaborateurs fixes et des miliciens), qui doivent être capables d'apporter une large palette de know-how, de fixer des priorités, le tout avec une certaine "plasticité neuronale" pour rester ouvert aux évolutions de la société.

3. Vecteurs d'intervention, suivi, évaluations

Parallèlement à l'appui financier aux projets soutenus, la fondation a progressivement réalisé que son soutien pouvait remplir également d'autres fonction : l'apport de caution (réputation), la "curation" (appui à la conceptualisation de certains projets), la mise en relation (notamment interdisciplinaire), et la médiation (communication).



Présentation de Maxime Stauffer (Effective Altruism Geneva)



Parmi les interventions recensées dans les pays en développement dans le domaine de la santé, quelques unes sont disproportionnellement plus efficaces que la plupart des autres (voir graphique). Et certaines causes sont plus graves que d'autres. Sachant cela et ayant des ressources limitées, il est nécessaire de fixer des priorités.

Il existe des solutions pour ce faire. On peut notamment utiliser la pensée contrefactuelle, et définir des critères explicites, tels que ceux recherchés et promus par l'Altruisme Efficace :

- l'échelle (quelle est la "taille" de chaque cause ?)
- l'opportunité (est-ce facile d'y faire du progrès ?)
- la négligence (est-ce une cause ignorée/délaissée ?)

Toutefois, cette approche pose des difficultés. La réalité est complexe, les causes sont interconnectées et difficiles à comparer, il existe de nombreuses incertitudes et des biais cognitifs peuvent empêcher de réfléchir clairement. Par exemple, le biais d'innovation qui suppose qu'il est nécessaire de développer de nouvelles idées afin de faire le plus grand bien.

L'approche scientifique et la rationalité peuvent aider à surmonter ces problèmes, en passant des modèles mentaux biaisés et flous à des modèles explicites. Cela permet d'aligner les valeurs, buts et actions à une meilleure compréhension de la réalité. Ces modèles explicites cherchent à se baser sur les preuves scientifiques, à clarifier et formaliser des enjeux complexes et à constamment se mettre à jour, basé sur de nouvelles informations.

Cette approche connaît de nombreuses applications dans la perspective de la philanthropie. Tout d'abord, elle est scientifique et rationnelle, et devrait aller au-delà de l'approche "business" de la philanthropie actuelle. Puis, le "Bien" est en redéfinition constante (et c'est normal), et en prenant le recul nécessaire nos modèles mentaux devraient également changer, tout comme les causes que nous allons prioriser, et les pratiques d'établissement d'agendas prédéfinis et de statuts immuables ne semblent pas appropriés. C'est pourquoi il s'agit d'une approche qui requiert une professionnalisation, c'est ce que promeut Effective Altruism Geneva.

[Présentation d'Emma Dayer-Tieffenbach \(Centre Interfacultaire en Sciences Affectives\)](#)

La question de l'efficacité en philanthropie, dont s'occupent des organisations telles que GiveWell, ou l'Open Philanthropy Project, relève également de l'éthique et de la philosophie.

Plusieurs philosophes avancent l'"impératif moral d'efficacité", c'est-à-dire qu'un refus délibéré de faire mieux sans coûts supplémentaires serait une déficience morale.

Et pourtant, l'impératif moral d'efficacité n'est pas irréfutable. En effet, on peut considérer le fait de donner comme étant surrogatoire, c'est-à-dire qu'un don n'est pas obligatoire, c'est une action admirable en soi, dont on ne doit pas exiger plus. Condamner une personne pour des choix inefficaces, c'est oublier que cette personne n'avait aucune obligation de donner en premier lieu.

Néanmoins, certains philosophes répondront que l'impératif moral d'efficacité n'est pas en contradiction avec la nature surrogatoire du don. Selon eux, que l'on donne ou non, il est exigible d'éviter le "pire" résultat lorsqu'on peut le faire gratuitement.

En philosophie, le débat sur l'impératif moral d'efficacité est toutefois encore ouvert. Quel que soit la position que l'on adopte dans ce débat, on admettra qu'un donateur qui choisit de sauver 1 vie plutôt que 100 pour le même coût promeut le but qu'il s'est donné (i.e. faire le plus de bien possible) de façon sous-optimale. Si la moralité de cette personne reste incertaine, sa rationalité instrumentale est critiquable (voir « Philosophy and Public Affairs Discussion at PEA Soup: Theron Pummer's "[Whether and Where to Give](#)" with a critical précis by Johann Frick »).

Questions des participants :

La séance de questions au panel a permis d'aborder les points suivants :

Il peut être difficile d'appliquer l'approche scientifique et rationnelle en philanthropie, car certaines causes qui peuvent tenir à cœur, telles que les maladies rares, ou le bien de proches, ne sont pas priorisées selon des critères rationnels. Mais ne faut-il pas en priorité avoir pour objectif de causer le plus de bien possible en évitant de se laisser trop influencer par le "warm glow effect", qui s'avère être agréable, mais inefficace? Cela étant, on pourrait s'inquiéter de ne plus assez écouter ses émotions. Car si ces émotions conduisent à prendre des décisions irrationnelles (telles que choisir des interventions moins efficaces) ce sont ces mêmes émotions qui rendent altruistes dans un premier temps. Selon Aristote, le plaisir de donner est même une condition de la vertu de magnificence. Néanmoins, cela ne contredit pas pour autant l'approche conséquentialiste, qui juge les actions en fonctions de leurs conséquences.

"Peut-on tout mesurer ?" est une question fréquente qui mérite d'être posée, mais pour permettre une discussion constructive, il vaut la peine de clarifier : Qu'est-ce qu'on pense ne pas pouvoir mesurer ? Et quelle serait l'alternative à essayer de mieux mesurer ? Dans tous les cas, le "bien" étant difficile à cerner, il semble important de faire preuve d'humilité intellectuelle.

Clôture

Comme l'a conclu Samia Hurst, plus on dispose de moyens, plus il existe de questions complexes à gérer. Des progrès sont cependant également possibles dans nos manières d'affronter ces nouveaux défis. Comment faire le bien, quels biens prioriser, et comment : voilà des questions sur lesquelles la collaboration interdisciplinaire permettra aussi de mieux répondre à l'avenir.

Laetitia Gill a clôturé l'évènement en soulignant le rôle de l'Université et du Geneva Centre for Philanthropy dans la création de tels espaces de dialogue. A cette fin le Centre propose des formations, conduit des travaux de recherche (notamment sur la fiscalité de la philanthropie, les entités hybrides, les Social Impact Bonds, les fondations actionnaires, ou l'éthique, les biens culturels) et organise divers événements. (www.unige.ch/philanthropy)